

La goutte d'eau

Un jeune commercial chez Peugeot décide de changer de métier et part en Nouvelle Zélande, pour découvrir le pays.

Brice Pironnet

Elle descend la goutte d'eau. A la même vitesse que les autres, bien alignée. Chouette pesanteur que celle de notre Terre. A se demander pourquoi les flocons, qui ne sont pas encore tombés en cette époque choisissent toujours une trajectoire plus molle et la plume du pigeon voyageur une trajectoire plus tortueuse.

Ce mois d'octobre est vraiment paisible. Je vous parle de pluie car elle n'est pas là. C'est toujours agréable de parler des gouttes de pluies quand elles ne sont pas là, pour dégouliner sur les tignasses des mômes qui sautent dans les flaques et qui bien entendu ont oublié leur parapluie. Aujourd'hui à Carcassonne, c'est plutôt le soleil qui m'éclaire de ses rayons poussiéreux. Je suis là, comme l'a guidé mon instinct de voyageur; il m'a guidé de Toulouse pour venir admirer les rues étroites de Carcassonne, chemin vers l'Espagne. Je suis parti ce matin, et à pieds car le train de neuf heure est plein et que je ne voulais pas attendre le suivant. Je suis parti sans songer que ma petite boulangère va travailler toute la

journée.

Moi je m'appelle Antoine. En fait pas le voyageur de l'école centrale et musicien du dimanche. Non, je passe mes journées dans mon bistrot, à Toulouse à écouter les clients et essuyer mes tables.

Ce matin j'avais décidé d'être aventurier, un vieux rêve de gosse, quand je feuilletais les albums photos sur l'Afrique, ses dunes. Et aussi ses espaces préservés peuplés d'animaux, girafes et lions impassibles.

En fait je me suis improvisé aventurier, me rappelant les jours bénis où je faisais de l'autostop avec mes potes pour gagner le petit centre ville de Sauvas en Ardèche de la maison de vacances située dans les collines environnantes.

Nous sommes le dimanche 10 octobre. Cette fois-ci il me fallait penser à trouver une voiture accueillante, si possible avec toit ouvrant pour profiter de l'air. Je reste sur la route, mon sac à dos muni d'une grande bouteille d'eau et d'un appareil photo et je prends la route du sud, rue

des Filatiers puis toujours plein sud la rue Achille Viadieu. Enfin je quitte la ville. Au bout de dix minutes de marche, en plein milieu d'une côte qui me restait dans les jambes, je m'assois sur le bas coté. Dans le champs d'à coté, un poney ou plutôt un cheval miniature. J'avais pris des biscottes. Les poneys aiment les biscottes.

Ma patience fut vite récompensée, une clio bleue s'arrête sur le bord de la route, juste devant moi. Moi, en toute quiétude je m'attends à ce que le conducteur descende de son auto et me demande l'heure ou un bout de biscotte! La fenêtre passager s'entrouve déroulée vigoureusement par la main d'une fille à qui je donne trente ans, comme moi, aux longs cheveux noirs et à la peau cuivrée.

C'est alors qu'elle me confie qu'elle m'a vu avec mon grand sac et que si je suis ainsi comme un abandonné de la grande ville que je viens de quitter, il faut m'éviter une trop grande fatigue. Elle est curieuse, elle veut savoir où je vais. Je lui confie mon souhait d'aller à Castelnat. C'est le chemin de Castelnaudary, donc de Carcassonne.

Elle me dit qu'il n'y a pas grand monde qui passe et que je ferais mieux de monter dans la voiture.

Aussitôt dit, aussitôt je monte avec elle. Elle me raconte qu'elle ne connaît pas bien le coin, qu'elle ne sait pas comment aller à Castelnét. Moi je lui dis d'accord, voyons, je crois pouvoir vous guider. Ainsi démarre notre traversée campagnarde. Elle est jolie, elle porte une jupe et une chemisette aux contours dentelés. Elle est de Madagascar. Elle a l'air un peu pressé, elle reprend le travail à deux heures et il est tout juste une heure.

Je lui raconte ma semaine de travail, que les clients sont ennuyant. Je lui parle de chimie, et de la sonde Huygens qui va bientôt arriver sur le satellite de Saturne Titan, que les scientifiques s'attendent à y trouver de l'eau glacée mais aussi des océans et des nuages d'hydrocarbures. Elle décoche un sourire. Elle ne s'attendait pas à rencontrer un astrophysicien en herbe ce jour ci.

Castelnét arrive déjà, elle me dépose sur la petite place de la mairie, je la remercie chaudement, je

suis heureux rien que de l'avoir rencontrée. Castelnét est coupée en deux par la nationale. Je m'arrête un moment pour me délecter d'un sandwich. Vite avalé, et je reprends ma route. Je vais jusqu'à l'entrée sud de la ville, où le bus passe au rythme de trois ou quatre par jour; le bus de deux heures vient juste de passer. Je décide de rester là, les voitures peuvent aisément s'arrêter à cet endroit.

Le pouce levé, assis sur mon sac je redécouvre le manège du bon autostopeur. Il ne s'agit pas seulement de lever le pouce, encore faut-il savoir économiser son énergie. Et pour ce, il faut bien comprendre que s'il n'y a pas de flot de voitures il faut éviter d'avoir l'air con devant les passants. Ainsi chaque nouvelle voiture est une nouvelle occasion de relever le poignet. Notre ami Doppler nous dit que quand la voiture s'approche elle fait un son plus aigu que lorsqu'elle s'éloigne. C'est l'occasion de le vérifier, et de vérifier par la même occasion que le coeur s'emballé à chaque nouveau passage, s'arrête un moment, puis se relâche quand l'espoir est déçu. Bref il faut penser qu'on

est dans l'attitude d'un clown qui vibre avec les passages de rires du publique suivis de détentes. Entre deux voitures on attend la suivante et à chaque passage on essaie de rentrer spirituellement dans l'auto en question et de faire pencher la tête du conducteur ne serait-ce que pour regarder dans son rétroviseur de droite.

Enfin il arrive le conducteur qui va me soulager le pouce, il s'arrête un peu plus loin sur la bande d'arrêt du bus. Je marche d'un pas rapide et il m'ouvre la portière en m'apostrophant. « allez montez, je suppose que vous continuez sur la nationale! ». Et hop je prends la place du passager. A une allure soutenue il me raconte qu'il vient du Liban, qu'il est père de deux filles très fortes en langues et qui veulent travailler dans l'hotellerie ou le tourisme. Il est menuisier et il est venu à Castelnét voir un client.

On arrive enfin à Castelnaudary. Je lui demande à voir la ville, il m'emmène du coté où l'on a la vue la plus réussie. Je fais alors quelques photos. « Merci Kodak ». Et il me dit alors ciao, au revoir

et il m'offre alors un cadeau grand comme un lapin de p  que en chocolat. Il m'annonce qu'il va à Carcassonne. Alors je prends un sourire un peu niais et je lui dis « Eh ben allons y ensemble, c'est aussi ma destination ». Il me dépose sur la place centrale. C'est un chouette type, et en plus il a un accent latin; c'est parce-qu'il à vécu en Italie, près de Rome. On dit les romains très agités, il s'est montré sous un angle très calme en tout cas. A mon avis le client de Castelnét l'a fatigué.

Il fait toujours aussi bon. Je donne les miettes de biscottes qu'il me reste aux quelques pigeons qui sont là et je discute avec deux marocains assis à coté de moi. Je crois qu'ils aiment leur ville. L'un fait des coupes au sabot, et à un prix modique. Il connaît la Hollande, baragouine le hollandais et y a vécu chez un de ses oncles. Le second a ouvert une épicerie à Marseille, il est en visite à Carcassonne pour se changer de la vie trépidante, et du mistral qui assèche la peau. Savez-vous pourquoi les marseillais ont toujours le sourire? C'est le vent qui remonte les commissures des lèvres. Carcassonne est vraiment une belle ville.

La vieille cité médiévale est complétée d'un quartier de commerces, ancien lui aussi, qui s'étend de la gare aux rives de l'Aude.

Le soir arrive, je prends un billet de train pour mon retour à Toulouse. La vitre est opaque et je prends le temps de toiser les voyageurs. A ma droite un voyageur qui a posé sa guitarre à ses pieds et un peu plus loin dans le wagon, ma boulangère!

Elle porte des escarpins en cuir, une vieille veste en velour violet et un pantalon en coton beige retenu par une ficelle qui lui serre le ventre. Elle discute avec une copine, je crois la reconnaître aussi, mais elle est de dos, sur le siège en face; elle doit être du coin en tout cas. J'attends qu'elle me regarde, lui décoche un sourire et m'avance l'air enjoué pour lui serrer la main. A cet instant le guitariste me coupe le chemin et vient s'asseoir à coté de ma boulangère. Je suppose que cet imbécile voulait se mettre dans le sens de la marche, en tout cas il m'a coupé dans mon action. Je fais mine de regarder par la fenêtre opposée et je remarque que le soleil orangé n'est

pas encore tombé. Il me semble qu'on a posé une grosse orange bien mûre sur les champs. Je retourne à ma place. Je ne vais quand même pas passer devant le joueur de guitare ou lui demander de changer de place; après tout il l'a bien mérité sa place auprès de ma jolie boulangère. Si ça se trouve il s'est concentré toute la journée pour préparer un concert dans un des bars de Jazz de la région.

Moi, en vacancier bienheureux, je laisse le gratte-corde profiter du paysage et je sors mon callepin pour vérifier l'heure du rendez-vous de ce lundi matin, à laquelle je doit recevoir la visite de l'artisan qui me livrera les trépieds métalliques que j'ai commandé pour mon arrière boutique. Il m'a proposé un offre à 85 euros, je voudrais les récupérer pour 70 euros et lui faire cadeau d'une bonne bière.

Il arrive le lendemain matin à neuf heures. Il est en cabriolet. Je me dis qu'il doit bien gagner sa vie, raison de plus pour faire baisser le prix des trépieds. Il est de fort méchante humeur, me dit

que s'il s'est garé devant la boutique c'est qu'il n'avait pas le choix et que de toute manière cela ne dérange personne à pareille heure. Il ramène un exemplaire qu'il va chercher sur la banquette arrière. Il avance le siège avant, rentre la tête. Je ne vois plus que le corps, je l'entends émettre un sifflement énnervé, il a coincé la ceinture de sécurité. Puis une minute plus tard après avoir récupéré le trépieds, décoincé la ceinture et repoussé le siège, un zut retentissant me parvient signe qu'il s'est cogné la tête contre la jointure de la porte. Déjà énnervé, il reviens encore plus échaudé dans mon café avec le trépieds. J'ai envie de m'esclaffer devant sa mine piteuse, je lui prie d'emmener le siège dans l'arrière boutique. Il correspond bien à la table carrée en carreaux bleu et blancs qui se tient dans l'angle. La suite de sa venue est rocambolesque. Quelqu'un l'appelle sur son téléphone portable. Il l'entend du café puisque sa porte passager est restée ouverte. Je sors avec lui, il décroche son téléphone, une voiture de la police s'arrete devant lui pour à priori dresser un procès verbal.

Au téléphone c'est sa soeur qui lui annonce son intention de rompre avec son ami de Montauban; elle lui raconte que les derniers jours passés avec lui étaient sommes tout banals. Bien entendu dans cette situation, avec une soeur au bord de l'hystérie et la police attendant les excuses du propriétaire du véhicule, il se doit bien de choisir d'aider sa soeur en difficulté. A ce moment il sort donc de sa voiture, jette un oeil sur l'agent de police et dit à sa soeur « tu m'ennerves ». L'agent le prennant pour une remarque à son égard appelle son collègue et lui confirme qu'il va falloir verbaliser. Alors arrive le premier client dans mon bistrot et il me demande un café. Il s'assoit et commence à commenter. « dix contre un que le type se fait verbaliser ». Et je vois tout d'un coup mon artisan courir vers sa portière, rentrer dans sa voiture et évitant les agents prendre la poudre d'escampette. Ce fut alors un long pourparler avec l'agent qui croyait avoir été vilipendé, celui-ci voulant connaître l'identité du bonhomme. Je lui affirme alors ne pas le connaître. Ils repartent tous deux non sans m'avoir demandé de signaler si la personne avait idée de

revenir à mon bistrot qu'il devrait faire attention à mieux se garer. Je finissais la journée, et passais la soirée à me poser des questions sur ce départ impromptu de mon artisan.

Il revient le lundi suivant, le 18, une lettre à la main et sans sa voiture. Il a eu la chance de trouver une place cette fois ci. Et cette lettre me concerne oh juste pour un détail, il s'agit d'une lettre d'Armand le copain de Juliette, sa soeur. Armand y écrit qu'il est passé dans mon café. Il y dit y avoir rencontré une jeune fille... et me voilà donc responsable de la rupture d'Armand et de la soeur de mon artisan. En fait cette lettre n'a rien de dramatique, Armand est tout simplement parti du jour au lendemain en Nouvelle Zélande avec cette jeune fille qu'il appelle Katia et qui est hotesse de l'air. Il ne laisse que ces mots comme soulagement pour sa compagne « il paraît que la Nouvelle Zélande est un pays en or pour les touristes alors comme tu aimes bien me qualifier de touriste, je suis parti avec Katia en Nouvelle Zélande. Je reviens dans dix jours. » Juliette appréciait bien entendu que son fiancé décide de

découvrir la Nouvelle Zélande. Mais avec cette Katia, une fille qu'il ne connaissait que par quelques phrases échangées à la terrasse d'un café!

Il ne s'agit alors plus pour mon artisan de me vendre ses trépieds, mais plutôt de faire appel à ma mémoire pour que je me rappelle si j'ai vu une jeune fille habillée en hotesse de l'air bavarder avec un garçon de trente deux ans. Armand est commercial chez Peugeot et porte souvent de petites lunettes de soleil rondes.

Je me rappelle avoir discuté avec un jeune homme qui avait cette signalisation, et il m'avait d'ailleurs fait une remarque en réglant son café, qui prenait d'un coup toute son importance. Il m'avait dit « il faut savoir saisir sa chance, avez-vous toujours été tenant de café? ». J'avais répondu « Oui, pourquoi? ». Il m'avait alors dit « parce-que l'on peut faire des rencontres qui permette de changer de métier ». Et notre conversation en était restée là.

Mon artisan retrouve subitement le sourire, que je n'avais pu voir ni la semaine précédente, ni à son arrivée impromptue ce matin. Armand est donc parti pour faire des affaires. Mais pourquoi n'en a t'il pas fait mention dans sa lettre. Et quel est le rapport avec une hotesse de l'air? Il n'est tout de meme pas parti faire une école de Stewart en Nouvelle Zélande!

Rassénééré, il fut de fort bon humeur, accepta le demi de Heineken que je lui offrais et me laissa acheter ses trépieds à 70 euros.

Une semaine passa, je n'eu plus de visite de mon artisan. Seule une petite note accompagnant la facture me redonna quelques nouvelles. Il me souhaitait de faire bon usage des trépieds et me promettait de revenir la semaine suivante.

Katia m'avait promis à mon arrivée à Auckland, le vendredi 16 octobre, de m'emmener faire un tour sur la cote nord et de poursuivre le chemin jusqu'à Cape Reinga.

La Nouvelle Zélande ressemble pour beaucoup à l'Italie. Un climat un peu plus humide mais tout aussi ensoleillé en été, des parties montagneuses et surtout une forme de botte si typique de l'Italie, avec la semelle tournée vers le nord est.

J'arrive à quatre heures de l'après-midi à Auckland, Katia vient me chercher à l'aéroport avec sa Ford mustang rouge. Elle a l'air d'une vraie midinette avec ses cheveux roux au carré et ses deux labradors noirs qui sont encore jeunes et sautillent sur la banquette arrière. Je rentre dans la voiture, la remercie chaleureusement d'être à l'heure. Le temps de poser mes valises chez elle à Helensville et nous repartons vers Auckland pour prendre la route de la côte nord est.

Arrivé à Cape Reinga nous passons par la passerelle qui mène au phare. La côte verdoyante laisse le phare se détacher très nettement, avec sa base peinte en blanc et sa coupole grise. Le ciel

est bleu, quelques gros nuages passent à leur rythme, sans doute des cumulus. Nous restons ici comme deux amis à partager ce moment béni. Et enfin nous songeons à rentrer, il est presque vingt heures. Demain la journée s'annonce fraîche, 14 degrés à peine. C'est étonnant car à voyager dans l'hémisphère sud en plein mois d'octobre, c'est le printemps, et on peut penser trouver un peu plus de chaleur. Nous resteront sans doute à Helensville demain, à préparer notre projet de boutique.

Ce matin effectivement l'air est pur mais chargé d'humidité. Devant mon bol de café, Katia me propose une petite leçon de géographie. La région du Northland où nous nous sommes comprend la ville d'Auckland sur la côte ouest et s'étend entre la mer de Tasmanie et l'océan pacifique.

Bénéficiant d'un climat sub-tropical, il y fait bon tout l'année avec un hiver assez doux. L'été s'étend de novembre à avril avec janvier et décembre comme mois les plus chauds.

Notre projet consiste à trouver un peintre en

France et ouvrir une galerie d'art à proximité. Notre première tâche est de trouver cette galerie. Avec patience je décide de consulter les petites annonces locales et trouve le paragraphe suivant « Superbe galerie d'art riche d'oeuvres exceptionnelles. Artistes professionnels, prix raisonnables. Ouverture sept jours sur sept de 10h à 16h. Nous nous situons au 7 The Braigh, Waipu. A mi chemin entre Auckland et Whangarei. »

Il est tout juste dix heures et je vais chercher Katia qui est juste sortie de la salle de bain une serviette sur la tête. Je rie franchement en voyant que je l'ai surprise par ma brusque apparition dans le couloir. Très vite elle me confirme connaître cette ville, je lui propose de nous y rendre mais elle me rétorque tout aussi rapidement qu'avec ce temps là il ne faut pas s'attendre à avoir un bon accueil et qu'il vaut mieux attendre le lendemain.

Je la laisse retourner dans la salle de bain et observe un peu sa bibliothèque. Beaucoup de livres d'illustrations se trouvent en haut, elle a

sans doute été obligé de les mettre en haut car les rangées d'étagères du bas sont de la hauteur d'un livre classique, et garnis de bouquins accolés les uns aux autres. Je tire un des livres d'illustration au hasard et je tombe sur des photos de Bretagne. Je connais bien la Bretagne, j'y allais quand j'étais gosse. Je reconnais le golfe du Morbihan et ses côtes rudes, ainsi que la longue plage de La Baule.

A ce moment me vient une idée lumineuse. Je souhaite trouver un emplacement pour ma boutique auprès d'une plage si possible de sable fin, et si possible indéfiniment longue; une plage comme La Baule en soit.

Il est presque onze heures, Katia vient de passer un appel auprès de sa tante qui peut nous recevoir à diner à Russel le lendemain. Elle arrive alors avec sa mine fraîchement débarbouillée et m'annonce « Demain on va à Russel ». Je lui répond « Ah bon, c'est un village de plaisance? » et elle m'extorque « Comment! Tu ne connais pas Russel. On ne parle donc que d'Auckland, Peter Blake et les Springboks en France, pour toute

idée de la nouvelle Zélande? ». Et avec une petite moue boudeuse elle sort de la bibliothèque un petit livre dans lequel elle cherche des yeux un passage sur Russel. Parcourant vite les pages, elle allait pouvoir me cultiver un peu! Avec un sourire triomphale elle me tend le livre et me déclare « Tu n'auras plus d'excuse pour ne pas paraître civilisé auprès de ma tante Annie. » Et je lui rappelle alors « Il ne faudra pas oublier de passer par l'atelier d'art de Waipu pour savoir si c'est un bon emplacement! ». Elle me répond oui et je me plonge dans la description géographique de Russel.

Russel est de fait complètement au sud d'Auckland, sur la côte pacifique. C'est une presqu'île au nord de laquelle se situe la Baie des îles. A l'ouest Paihia, passerelle vers la Baie des îles. Cette baie était le lieu d'installation historique des maoris et européens, elle se compose de plusieurs sites de signification historique. Paihia est la principale ville touristique et le point de départ de beaucoup de tours et d'excursions. Russel initialement un port

de commerce est connu actuellement pour ses immeubles élégants. Long beach, sur la partie océanique de Russel est un des meilleurs sites pour la baignade.

Il y a environ huit cent ans, le grand navigateur maori Kupe découvrit le pays de la Nouvelle Zélande qu'il nomma « Aotearoa », pays des longs nuages blancs. Dans les siècles suivant, il y eu des vagues successives d'installation maori en Nouvelle Zélande, la plupart arrivant dans la Baie des îles. Le premier européen connu pour avoir visité la Nouvelle Zélande était Abel Tasman en 1642. Plus d'un siècle plus tard en 1769 le lieutenant James Cook dans le bateau The Endeavor entra dans la Baie des îles. La baie devint connue comme un port sûr où les bateaux pouvaient remplir leur chargement de nourriture et d'eau en commerçant avec les maoris. En 1840, un traité fut signé à Waitangi entre les chefs maoris du nord et les anglais, où le gouvernement du pays fut cédé à la reine Victoria en échange de garanties en droit aux maoris de profiter de leurs campagnes, pêcheries et forêts.

Nous déjeunons rapidement, une omelette avec les herbes du jardin et un dessert composé de fruits et d'une tranche de pain au miel. Je passe l'après-midi le nez dans les livres de Katia pendant qu'elle part rendre visite à une amie d'Helensville.

Le lendemain, nous partons pour Russel. En route, nous passons par Auckland, puis Orewa. Nous faisons la visite de l'atelier à Waipu, mais il est bien rempli par les toiles d'artistes régionaux, il n'y a pas de place pour nos toiles.

Nous faisons une halte à Kaiwaka où je remarque les côtes verdoyantes et la vue magnifique sur les montagnes enneigées, puis nous déjeunons à Whangarei, et nous partons pour une escapade en vélo tout terrain. La côte est sablonneuse, bordée d'arbres et recouverte de touffes d'herbe, idéal pour une balade en vélo.

De retour de notre promenade, nous reprenons la voiture, longeant la côte vers le nord pour arriver à Russel à 19h ou plutôt à Paihia où habite la tante Annie. Nous passons une nuit à Paihia. Annie est une sexagénaire joviale, qui aime les promenades dans la baie des îles. Elle vit seule.

Son mari est marin sur un chalutier et ne rentre qu'entre deux voyages en mer.

Paihia est une petite ville environ à 240 km d'Auckland, prolongée dans l'océan pacifique par la péninsule de Russel. La région inclue la ville de Paihia et ses environs de Te Haumi et Opuia au sud à Waitangi, les chutes Haruru et Watea au nord. La ville historique de Russel est à 3 km le long de la baie. La région est recouverte d'une végétation subtropicale avec des forêts de Kauri, arbre de Nouvelle Zélande. Paihia est le point de départ de randonnées en mer dans le parc maritime des îles. C'est la destination la plus prisée des visiteurs, avec 144 îles à explorer, le climat maritime, de belles plages vierges d'habitations et de magnifiques forêts subtropicales avec en prime des habitants réputés pour leur sens de l'accueil. Les mers abondent de poisson perroquet royal, de poisson épieu, alors que la baleine bleue et le dauphin sont de réguliers visiteurs.

Enfin après un bon petit déjeuner nous congédions la tante Annie. Nous partons pour une

virée en dériveur dans la baie des îles, passons par les côtes de Tapeka, chemin de la baie des îles faisons escale à Roberton island, le point le plus proche de Tapeka.

En milieu d'après-midi nous reprenons la route de Cape Reinga et passons par Mangonui. Les collines verdoyantes s'élèvent au dessus des eaux claires de Doubtless Bay, la ville historique est paisible, avec des poissonneries reconnues dans tout le pays.

A la nuit tombée, nous arrivons à Kaitai où nous trouvons un petit hotel pour passer la nuit, cette ville est au commencement du bras de terre qui mène à Cape Reinga. Le site est splendide et nous profitons un long moment des embruns. Je découvre par la même occasion la plage de 90 miles. Un mile correspondant à 1,6 km, c'est vraiment une sacré longueur. Le long de la côte jusqu'à Cape Reinga, c'est une étendue de sable doré, bordé de forêts. Je sens que ce lieu est intéressant pour implanter ma galerie d'art.

Nous revenons le lendemain matin, 20 octobre, par la route après une autre nuit à l'hotel et je

passé l'après-midi dans son hamac large et surmonté de deux tiges en bois, réfléchissant à la manière dont je vais continuer la recherche d'un bon emplacement, et me demandant si l'artiste que je voulais engager accepterait de voyager. Katia me propose puisque mon séjour se termine de rechercher ma boutique.

Le lendemain je passe une partie de la journée à peindre tandis que Katia bêche son plan de tomate pour le préparer à l'été. L'après-midi, je l'accompagne ainsi que ses deux labradors pour une promenade sur la côte.

Après cette journée de repos, Katia veut compléter mes connaissances du Northland, nous partons donc pour Summerlee en plein au sud d'Auckland. La station de Summerlee est une côte aux pentes élimées d'environ 2000 hectares avec un lien à l'océan pacifique d'une part et à la mer de Tasmanie. Elle se situe au sud de Hawke's bay, et présente un paysage de falaises. Cap Kidnapper est une pointe rocheuse teintée de roche blanche qui s'enfonce dans la mer. On ne peut y accéder à pied car c'est le domaine protégé des Gannets, oiseaux blancs y compris le bec avec le bout des

ailes noir. Dans les airs les oiseaux se croisent pour rammener du poisson. Au sol les couples exécutent la danse des Gannets, un rituel de reconnaissance. Cape Kidnapper est connu dans la mythologie maori comme le crochet avec lequel l'île du sud de la Nouvelle Zéland pêcha l'île du nord. Il reçut son nom moderne du capitaine Cook, après que les peuplades maori locales essayèrent de kidnapper un jeune homme haitien de son bateau Endeavour. Nous nous arrêtons sur un point de vue spectaculaire avec une vue panoramique de Hawke's bay jusqu'à Mahia peninsula. De la côte découpée au pique Te Mata s'étend la belle vallée de la rivière Tuki tuki et ses rangées de vigne.

Vendredi, le 22, nous profitons du temps chaud et partons nous promener au centre d'Helensville. Je rentre dans une boutique accompagnée de Katia, elle m'aide à trouver mes mots en Anglais. Je cherche un pot sculpté dans le bois de Kauri. Beaucoup d'artisans on fait de ce bois originaire de Nouvelle Zélande leur spécialité, créant des statuettes, pots et plateaux en bois. Je voudrais rammener un pot en Kauri à Juliette, cela lui fera

sûrement plaisir.

Le 20 octobre, mon artisan vient me rendre visite. Il n'a toujours pas de nouvelle d'Armand et sa soeur est toujours aussi énervée. Je lui raconte alors que je n'ai pas revu la boulangère qui connaît Katia, je vais chercher mon pain le matin et elle n'est pas encore au travail. Et soudainement il me sort de ma torpeur due au temps chaud et sec de ce début d'après-midi. Je n'ai pas beaucoup de temps, mais il me demande à aller dans mon arrière boutique pour discuter un peu. Je suppose alors que son motif est valable, préviens mes deux serveurs que je m'absente et nous nous asseyons tous deux autour de la petite table carrée. Il prend le temps de m'expliquer qu'il travail plutôt le fer, et qu'il a eu dernièrement une commande importante pour un restaurant de Montpellier. Ce client avait fait une commande sur mesure de chaises à l'assise ronde et au dossier cerclé et décoré de feuilles de laurier. Son travail avait duré un bon mois avant de pouvoir livrer les cinquante chaises et il était fier du resultat. Suite à cette commande, le tenant du restaurant très satisfait lui avait demandé des plateaux également sculpté de feuilles de laurier.

Le patron du restaurant les voulait en tèque et avait donné à mon artisan tout le temps qu'il fallait pour lui livrer les plateaux. Mais le tèque est difficilement sculptable et ce n'était pas dans ses capacités de sculpter le bois. Vincent m'explique alors qu'il s'est rendu dans un meeting de sculpteurs sur bois et qu'il y a fait la rencontre de Thomas, un artisan néo zélandais qui vend des pièces en Kauri. Ce dernier était venu expréssément à Toulouse pour ce meeting et lui avait laissé sa carte de visite. Il venait de Helensville. Vincent me demande en fait de téléphoner à ce sculpteur car il sait que je connais bien l'anglais, ayant vécu plusieurs années à Londres. Il veut connaître les activités des français installés en Nouvelle Zélande pour découvrir quelle intention a eu Armand à partir précipitamment. Je lui donne alors rendez-vous à huit heures le lendemain matin, à l'ouverture du café.

Et il arrive, le jeudi, un peu en retard toujours à cause de ces sacrés ennuis de stationnement. Nous partons dans l'arrière boutique et je

téléphone au numéro indiqué sur la carte. Il est dix-neuf heures en Nouvelle Zélande, le sculpteur doit toujours être à son atelier. Après trois sonneries, le téléphone décroche. J'entends une voix chaleureuse « Hi, Thomas Stevenson ». Je lui explique alors tout de suite que je suis un ami de Vincent et qu'ils ont été en contact lors d'un salon de sculpture sur bois à Toulouse. Puis je lui explique que nous recherchons un français parti pour un travail en Nouvelle Zélande. Il m'explique gentiment que quelques marins amoureux de la Nouvelle Zélande et de ses côtes se sont installés, mais un commercial dans l'automobile parlant un anglais de bas, non il ne pouvait pas me dire si de tels aventurier venaient s'installer. Je lui donne alors le nom d'Armand au cas où il le rencontre et le remercie avant de raccrocher. Je déclare alors à Vincent qu'il y a peu de chance de savoir la raison pour laquelle Armand est parti. Il me quitte alors en me demandant de le prévenir au cas où Thomas le recontactait.

La journée de vendredi se termine sans encombre.

Seul un couple de jeunes qui voulaient boire un verre d'eau m'on fait comprendre que le demi de Vittel est vraiment trop cher. Et je rentre chez moi en passant voir ma boulangère pour acheter une baguette. Je la salue après avoir attendu que les personnes devant moi cherchent leur sous dans leur porte-monnaie. Et je lui demande la raison de son voyage à Carcassonne, quand je l'ai vue dans le train. Elle me répond sur un ton neutre qu'elle est allée visiter Carcassonne avec une amie hotesse de l'air. D'un coup mes yeux pétillent, je lui demande alors d'un seul souffle « S'appelle t'elle Katia? ». Elle me répond « oui, elle est hotesse d'acceuil à l'aéroport de Toulouse Blagnac. » et elle ajoute « c'est marrant que vous la connaissiez. » Je lui demande de me prévenir si Katia reviens, et lui dis que c'est pour un ami. A défaut de retrouver Armand, peut-être pouvait on espérer avoir des nouvelles de Katia. Ne voulant pas faire attendre les clients je prends ma baguette sous le bras et rentre chez moi.

Le samedi fut un peu morne, il commença à pleuvoir et les clients ne venaient plus prendre un

café au soleil. Je décide de partir la journée de dimanche à Gruissan faire de la planche à voile. Le vent souffle fortement par rafales et je passe toute la matinée sur le plan d'eau. Pendant un repas au café restaurant du lac, je songe au bonheur de se trouver assis là malgré les nuages qui obscurcissent encore le ciel, à regarder l'eau et les pins chancelant sous le vent.

C'est alors que Vincent arrive. Il vient dans le seul but de me retrouver; l'employé qui tient la petite épicerie en bas de chez moi l'a renseigné sur mon départ à Gruissan. Il me salue d'une accolade et s'assois à coté de moi, commande un thé citron. Je lui raconte que c'est sympa d'être venu me voir et que ma petite boulangère connaît Katia. Je rajoute que je n'en sais pas plus car elle est toujours occupée à servir ses clients. Lui aussi a une grande nouvelle à me raconter. Sa soeur prise d'une soudaine vision lui a raconté qu'Armand aime peindre quand ils vont tous les deux sur la côte d'Azur. Mais ce ne sont pas les villes du sud qu'il peint, ni les jolies filles de Nice. Non ce sont les plages de sable fin, ces plages peuplées de bateaux à voile. Et les plages abondent en

Nouvelle Zélande. Enfin pour exciter un peu plus sa subite découverte, elle avait remarqué que le chevalet et la boîte de peinture d'Armand avaient disparu. Vincent me raconte alors qu'elle a fondu en larme en se rappelant qu'il est tout de même parti avec une jeune fille du nom de Katia.

Je regarde divers pots sculptés et je veux vraiment faire plaisir à Juliette. Ma décision s'arrête sur un pot de quarante centimètres de haut assez évasé pour faire pousser ses tulipes rose qu'elle garde jusque là dans un vieux panier en osier tressé.

Au moment de payer le vendeur m'interpelle. Il me dit « dites donc avec votre accent vous êtes sans doute étranger ». Je lui réponds que je suis français et il me demande quel travail j'exerce. Je lui réponds que je suis commercial dans un centre de vente automobile et il me répond promptement avec un sourire radieux « et vous êtes Armand! » Je lui dis alors surpris qu'effectivement je suis Armand et que je ne comprends pas comment il connaît mon nom. Il m'explique qu'il a un ami à Toulouse qui l'a appelé la veille et qui souhaite

avoir des nouvelles.

Il me dit alors d'attendre et il disparaît derrière son comptoir. Je l'entends pester, toussoter, et au bout de deux minutes il reparait la mine décolorée en disant « écoutez, je n'ai plus le numéro du collègue qui vous cherche ou plutôt de l'interprète. Je suis désolé. N'hésitez pas à repasser à la boutique, peut-être qu'il rappellera et de toute manière vous n'êtes pas loin, vous m'avez bien dit que vous logez à Helensville? » Katia répond à ma place d'un oui sec, elle ne comprend pas pourquoi un ami veut absolument me contacter, alors que je suis en vacances. Et de toute manière je rentre seulement dans deux jours.

Le lendemain j'envoie une lettre à Juliette lui disant que tout se passe bien et que la Nouvelle Zélande est un pays surprenant.

Je suis parti le 15 octobre, nous sommes à présent le 28 octobre; trois jours déjà que je suis rentré et toutes mes habitudes sont revenues. Au café de dix heure j'évite de parler de mon projet mais je raconte que je suis tout simplement parti en vacances. Et je conseille à mes collègues d'aller en Nouvelle Zélande.

Dés mon retour, lundi, j'ai invité Juliette dans un restaurant japonais ou nous avons passé une bonne heure. Je lui ai dit simplement que je voulais lui faire une surprise, et être sûr de trouver le bon emplacement pour une boutique d'exposition de peinture. Je lui ai alors expliqué devant sa figure un peu pâle à l'idée d'avoir à quitter son emploi et sa ville que Katia est justement très motivée à l'idée de tenir cette boutique. Nous n'étions donc pas obligé de déménager et nous pouvions espérer passer nos vacances d'été en Nouvelle Zélande. Elle a retrouvé d'un coup le sourire. J'ai pris un peu plus d'assurance en voyant ses fossettes se contracter et lui ai dit « ce week-end nous partons en bretagne! »

La Baule est sans doute la baie la plus belle d'Europe, bercée par un climat d'une douceur exceptionnelle, avec une plage de 9 km. C'est un endroit agréable pour profiter de l'air marin. En 1779, une violente tempête ensevelit sous le sable le village qui fut reconstruit plus loin dans les terres. Ainsi les douaniers donnèrent au lieu le nom de Bôle, qui signifie prairie maritime inondable. La station connu son essor dès 1879 avec l'inauguration de la ligne Nantes Guérande. Deux hommes d'affaire transforment le lieu en une véritable station balnéaire. Ayant acheté les concessions des dunes d'Escoublac, ils mettent en place une programme de plantation de résineux pour fixer le sol. A partir des années 1950 La Baule connaît un nouveau développement. Des immeubles qui permettent à leurs habitants de profiter de la vue sur mer sont construits.

Le soleil est déjà haut sur l'horizon quand nous arrivons tous deux, nous avons pris l'avion tôt le matin afin de prendre le train de Paris. Bordée de maisons particulières, d'hotels et d'immeubles La Baule est vraiment un endroit de premier choix

pour passer du bon temps. Après une courte promenade dans la baie, nous nous rendons à l'office de tourisme pour connaître les ateliers d'arts du lieu. Après avoir fait une dégustation de crêpes aux cèpes, crème fraîche et jambon accompagné d'une bolée de cidre, nous décidons de nous rendre à la première adresse indiquée.

Arrivé devant la boutique, nous remarquons un petit écriteau qui indique « Si vous êtes là c'est bien, mais la boutique est fermée. » Et à coté un petit présentoir contenant les titres des tableaux de l'artiste, Jean Durocher. Cet artiste ne donnait que quelques indications dans ses titres, nous laissant penser qu'il s'agissait essentiellement de natures mortes et de portraits: « pêcheurs du touquet », « Ostréiculteurs du bassin d'Arcachon », ou plus simplement « fleurs au balcon ».

Nous décidons alors de nous rendre dans la seconde boutique sur la liste et nous nous trouvons tout de suite pris de surprise en entrant.

Un jeune homme d'une trentaine d'année à la

tenue décontractée muni d'une paire de baskets et d'un gros pullover gris nous accueille. Sa boutique est parsemée de petites toiles, des aquarelles de dimension n'excédant pas un mètre cinquante de longueur et un mètre de haut et représentant des bords de mer. Nous tenions enfin un spécialiste des côtes françaises. Nous regardons le mur de gauche, se trouve une toile représentant le Grau-du-Roi. Non loin de Nîme, cet ancien port de pêcheur est situé sur la côte méditerranéenne au débouché du canal de la grande Roubine qui le relie à Aigues-mortes. Le paysage représente le vieux phare et les quelques maisons en crépis jaune pastel à toit rouge qui l'entourent. Au premier plan une barque de pêcheur aux rebords bleu azur.

Juste à coté sur le même pan de mur, « voyage à l'île Rousse ». Sur un seul plan, est représenté le phare blanc de l'île de Pietra ainsi que la tour gênoise de l'autre coté. Je remarque alors la couleur rouge ocre de la roche, et l'artiste à qui nous avons tout simplement dit bonjour en arrivant me fait une remarque qui confirme mon impression. Il me dit « c'est du granit, l'île Rousse

doit son nom à cette roche. ».

Sur le pan de mur le plus réduit, à coté de la table d'accueil où quelques prospectus sur la région sont disposés; promenades à cheval, location de catamarans et voiliers, se dresse la toile la plus large et de loin la plus impressionnante. « Le phare de la pointe des poulains ». Posé sur la côte, entouré d'herbe et de rochers, la mer est représentée avec la puissance de ses vagues, les embruns recouvrant en certains endroits les roches et ilôts alentours. L'artiste resté un peu en retrait m'apprend que Gustave Flaubert connaissait le site et l'admirait pour sa force poétique, tout comme Sarah Bernhardt, la plus fameuse actrice de la fin du dix-neuvième siècle qui avait séjourné sur la pointe des Poulains. Il me donne sa carte par la même occasion. Il s'appelle Roger Sourdine. Intérieurement je remarque qu'il a donc une bonne raison d'être aussi calme puisqu'il s'appelle Sourdine.

A cet instant entre une personne agée d'environ soixante ans, le front et le haut du crâne dégarni.

C'est son père, nous le comprenons immédiatement à la façon tendre qu'il a s'adressant à son fils.

Il l'apostrophe « Gégé dis moi, je te propose une sortie en bateau demain après-midi. Il paraît que le temps sera calme. »

Roger répond « d'accord, j'espère que les dauphins seront de la partie. Maman sort aussi? » « Oui, si elle n'a pas sa migraine qui lui a pris cette semaine. En tout cas l'air marin lui fera du bien. », et il ajoute « Et ramène ton appareil photo, sans tout le fratrias. L'objectif, le pieds ne nous serviront à rien sur le bateau. » Et il sort l'air ravi.

Roger aime donc la photo. Je fais un geste, désignant l'appareil photo visible sur la table d'accueil.

« Il vous sert souvent? »

« Bof, je l'ai acheté à vrai dire pour un séjour en chine, j'ai rammené deux-cent photos mais elles ne sont pas toutes développées. C'est du noir et blanc, je les développe moi même. C'est plus long mais c'est moins cher. »

« Et quand vous-êtes vous rendu en chine? »

« L'été dernier, en aout. Il a plu un jour sur deux, d'ailleurs j'ai bien failli perdre mon appareil photo un jour que je voyagais dans la campagne proche de Shangai pour y photographier les villages en bois. Il était tombé dans une flaque de boue et j'avais dû retourner passer l'après-midi chez les villageois qui m'acceuillaient pour le nettoyer. »

« Et qu'avez-vous vu de la chine? »

« La grande muraille bien sûr, mais également Shangai et les campagnes alentour. »

« Et Shangai c'est comment? »

« Très lumineux, partout de hauts immeubles modernes et des gens qui louvoient dans les rues pour se frayer un passage. Beaucoup de chinois circulent à vélo, mais dans le centre ville c'est très difficile, il y a tellement de passants. Tenez j'ai sélectionné quelques photos que je voulais exposer. »

Il me désigne alors des paysans chinois occupés à trier le blé sur de grandes nappes carrées, et qui remplissent ensuite de grands paniers. Puis des porteurs avec une tige en bois sur l'épaule supportant à chaque extrémité un récipient en osier; des garages à vélo de Shangai; et aussi les

fameuses maisons en bois dans lesquelles il avait été accueilli.

Je crois comprendre qu'il aime découvrir le monde. Je tiens peut-être là la personne qui peut m'aider pour ouvrir ma boutique.

Je lui demande alors s'il connaît la Nouvelle Zélande, il me répond qu'il se rappelle que ce pays a remporté à de maintes reprises la coupe de l'America, et que c'est proche de l'Australie. Mais il ne s'est jamais rendu sur place.

Je lui propose alors de me retrouver le lendemain matin dans le centre ville de La Baule pour boire un verre et discuter d'une commande de toiles que je veux lui proposer. Bien entendu il accepte.

Nous fixons le rendez-vous à dix heures trente dans un café qu'il sait ouvert le dimanche.

Le lendemain, je lui propose de réaliser des toiles sur les côtes françaises, et aussi de faire des voyages sur les sites intéressants des côtes du monde, le billet d'avion plus les frais de logement offerts.

Il fait un rire de surprise, me dit que c'est une très

bonne idée. Il me demande à réfléchir, il ne sait pas s'il peut quitter la boutique, et nous propose à Juliette et moi même de nous retrouver le lendemain matin pour un tour en bateau. Nous avions prévu cette éventualité et fixé un jour de congé. Juliette, elle, était ravie.

Le lundi, nous passons par Guérande voir les marais salans pour prendre le bateau au Croisic afin de faire un tour en mer jusqu'à Belle île. Le vent est assez mou, force 2, la mer est calme et le vent d'est-nord est. Nous naviguons large, tirant plusieurs bords avant d'arriver à Belle île.

Nous affalons les voiles pour la pause déjeuner en face de Locmania. Roger m'explique qu'il a discuté avec son père qui peut diriger la boutique en son absence.

Nous nous quittons en prévoyant un bon mois le temps de présenter le projet à mon banquier et d'annoncer la Nouvelle à Katia.

Le lundi soir, ma boulangère vient me trouver dans mon café. Elle a reçu une carte de Katia qui lui précise qu'elle serait de retour à la mi-novembre. Elle me dit qu'elles étaient dans le

même lycée à Biarritz et bien qu'ayant des métiers très différents elles ne s'étaient pas perdues de vue. Je lui prie alors de s'asseoir et lui explique que Katia était partie avec Armand, un ami de mon artisan Vincent et que sa copine Juliette était un peu sonnée. Elle me répond qu'effectivement Katia devait prendre l'avion le dimanche, que c'est pour cette raison qu'elle s'était libérée un samedi. De plus, Katia lui avait annoncé qu'effectivement un ami arriverait le vendredi suivant chez elle à Helensville. Armand avait donc prévu son séjour en Nouvelle Zélande au moins une semaine à l'avance. Elle me fait alors savoir que Katia est française d'un père néo zélandais et d'une mère biarroise. Avec un ton piquant d'ironie, elle me dit en retroussant ses manches de veston « elle est bercée entre deux mers. L'océan atlantique, et l'océan pacifique. » Et elle me promet de venir me saluer avec Katia dès son retour.

Elle s'apprête à sortir quand Vincent entre avec Juliette et Armand! Je lui crie du comptoir avec une voix claire mais tenue pour éviter de tourner l'attention des clients vers moi « Voici Vincent

qui arrive, c'est lui qui recherche Katia. » Elle regarde les trois personnes qui viennent d'entrer espérant discerner lequel des trois peut être Vincent. Elle croit d'abord que c'est le plus grand des trois, celui qui s'avance le premier pour me serrer la main.

En fait il s'agit d'Armand que je reconnais à ses petites lunettes de soleil qu'il ne quitte décidément pas. Je lui présente Sofia, ma boulangère, puis Vincent à son tour me fait l'accolade. Sofia lui serre la main en disant « donc Vincent c'est vous », puis je salue Juliette courtoisement en déclamant « heureux de vous rencontrer. Dites donc vous nous avez fait remuer ciel et terre pour retrouver votre petit ami ». Et me tournant vers Sofia, je lui dis « Voilà Juliette, c'est la raison de notre présence ici tous les cinq. » Et je rajoute me tournant vers Armand « dites donc vous avez fait revenir le sourire de votre fiancée, mais quelle tête avez-vous eu à partir et qui plus est sans prévenir Juliette. » Il me répond avec un sourire un peu coupable mais enjoué « Oh, j'ai un grand projet d'ouvrir un atelier d'art, je veux faire découvrir nos côtes à des gens qui

connaissent la mer. J'avais pensé à l'Italie, mais c'est un peu trop proche. Alors j'ai rencontré Katia et je n'ai pas hésité à partir découvrir la Nouvelle Zélande. C'était un voyage surprenant. Ils ont vraiment un beau pays et en plus je ne connais que la région du Northland. » Et Juliette de rétorquer « Et il s'est bien rattrapé, nous avons fait un voyage en Bretagne tout aussi agréable. Et je suis assez impatiente de voir le projet avancer pour pouvoir moi aussi visiter Cape Reinga et sa plage des 90 miles. »

Sur ce, je sers aux arrivant deux cafés et un capuccino et je leur demande des nouvelles de Katia. Armand me confirme qu'elle doit rentrer pour le 15 novembre. Ils repartent après vingt et une heures et je retiens Vincent un peu plus tard pour lui demander si les affaires marchent bien. Il me dit que oui, qu'il va avoir besoin de moi car il souhaite faire venir des objets décoratifs en kauri de la boutique d'Helensville pour faire des cadeaux à ses clients. Justement à Helensville il est huit heures du matin. L'artisan de kauri doit être dans sa boutique. Je l'appelle, il décroche

rapidement. Il m'explique alors qu'il a justement réalisé de petits serre-livres représentant de face une forêt de kauri, et qu'il peut les envoyer dans la semaine. Je rectifie l'adresse plusieurs fois de suite pour éviter qu'il ne se trompe, et devant la difficulté je lui épelle même le nom de la rue, l'occasion pour moi de réviser l'alphabet anglais. Vincent est ravi, il quitte la boutique dix minutes plus tard et ferme la porte prestement redynamisé par cette bonne surprise.

Je me suis bien réhabitué à ma vie de commercial et j'ai eu la bonne surprise en rentrant chez moi ce mardi neuf novembre de découvrir dans ma boîte aux lettres une photo légendée. C'est Katia qui me fait part de sa trouvaille. Sur la photo, la boutique semble vraiment idéale. Seule parmi les dunes mêlées d'herbes sauvages, elle est en parpin jaune pâle avec deux fenêtres sur les cotés et une porte principale à grands carreaux boisés. Le toit est recouvert de tuiles rouges et de forme bombée en arc de cercle, Un petit cabanon se trouve sur le coté droit, de la même couleur jaune pâle.

Le mercredi, j'ai rendez-vous avec le banquier. Je voulais faire un emprunt de dix mille euros pour couvrir les frais de location et surtout mes deux salariés, Katia qui devait quitter son poste d'hotesse, et bien sûr Roger à qui j'avais donné carte blanche pour choisir les destinations qu'il souhaite et courir les océans en quête de toiles originales. Le banquier trouve l'idée excellente, nous concluont un accord sur un prêt de huit mille euros.

Quant à Roger, il est allé se renseigner dans une

agence de voyage sur les côtes hors de France qui étaient des spots intéressants à visiter. Il m'a envoyé une carte de La Baule accompagnée des premiers sites qu'il voulait connaître. En vrac figurent la côte de Croatie et son chapelet d'îles, les côtes crénelées de Sicile. Et aussi Hawaï, pour ses plages et aussi les paysages désertiques de roche basaltique qui plonge dans la mer, roches dues au Kilauea, sur le versant sud-est de l'île, la couleur cendrée de ces rivages contrastant avec le bleu de la mer. Ce sont ses premières idées de toile. Quelques jours plus tard il part en Croatie, avec un sac à dos et une bonne paire de chaussures de randonnée, le chevalet bloqué par une paire de sangle au dessus du sac.

Katia arrive le 15 novembre comme convenu. Elle s'est occupé de tout, a rencontré le propriétaire de la boutique, avec qui elle a convenu d'un contrat de location. Elle a envoyé sa lettre de démission à son employeur expliquant son motif de changement d'activité. Elle avait été déposer ses deux labradors chez sa tante Annie avant de prendre l'avion. Et elle passe une

semaine à vider son appartement, remplissant des malles de tout ce qu'elle voulait emmener avec elle en Nouvelle Zélande. Elle a l'intention de s'installer chez sa tante Annie pendant la semaine. Ainsi elle ne se trouverait qu'à quatre-vingt kilomètres de 90 miles beach et elle profiterait du week-end à Helensville.

Le vernissage de la boutique se déroule fort bien. En janvier, il fait une bonne chaleur. Les curieux sont venus nombreux toute la journée, profitant de cette belle journée. J'ai invité à mes frais quelques amis, Antoine bien sûr, qui est heureux de pouvoir nous aider à servir les verres de champagne et surtout de rencontrer enfin Katia. Il lui fait d'ailleurs remarquer que grâce à elle il connaît maintenant la fameuse plage des 90 miles beach, ainsi que son visage, qu'il n'avait pas eu le temps de discerner ni dans son café, ni dans le train de Carcassonne.

Le petit artisan de kauri d'Helensville vient aussi nous rendre visite.

Et Sofia aussi est invitée par Katia, elle a préparé pour les visiteurs des petits fours, et des gâteaux

secs.

Quant à Juliette, elle est ravie du voyage et de découvrir les premières toiles de Roger. Elle se poste devant l'un des tableaux de la côte méditerranéenne sur les rives croates et je l'entends doucement déclamer devant une toile représentant l'île de Brac vue depuis Split « C'est léger comme une goutte d'eau. »